



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

SHOAH



Deux grands événements ont surgi en un an à notre horizon historique et affectif : le premier est la publication du livre sur les *Chambres à gaz, secret d'État*, qui donne, nous l'avons vu, un historique complet de l'extermination par les gaz, accompagné de toutes les preuves et précisions nécessaires.

Le second est le film de Claude Lanzmann, *Shoah*, (L'Anéantissement) qui complète le premier d'une manière aussi poignante qu'inattendue.

Son auteur, en effet, n'ayant fait appel à aucune photo d'archives (il n'en existe pour ainsi dire pas), s'est servi des seules images du présent pour évoquer le passé. Et cela avec un tel art dans la construction, le découpage et le choix des séquences, que nous finissons par être envoûtés et que ces images, presque toujours belles malgré l'horreur qu'elles évoquent, restent profondément gravées dans notre mémoire.

Je ne crois pas que beaucoup de nos camarades les aient vues. Et, certes, c'est une épreuve, non parce que le film dure neuf heures — à aucun moment on ne trouve le temps long —, non parce que les images sont intolérables — elles ne le sont pas. Que voyons-nous en effet ? Des gares, des voies de chemin de fer, un train anonyme qui reparaitra de nombreuses fois comme un leitmotiv, de beaux paysages, en fleurs ou enneigés, des petites villes et des témoins.

Mais quels témoins ! Des paysans, des cheminots, des citoyens, des bureaucrates, un historien, un représentant du gouvernement polonais en exil, de rares rescapés de Chelmno, de Treblinka, de Belzec, de Sobibor, d'Auschwitz, du ghetto de Varsovie... et des nazis.

C'est là que la "longue traque" de Claude Lanzmann force l'admiration.

(suite p 2)

L'extermination



Cette petite route que nous allons voir et revoir jusqu'à l'obsession, c'est celle qu'empruntaient les poids lourds de Chelmno pour transporter 80 personnes d'un coup dans une forêt voisine, à une vitesse calculée pour que les gaz d'échappement les tuent pendant les 19 kilomètres de trajet. Cette belle forêt recouvrait les fours où l'on brûlait leurs corps. Une fois, le camion a dérapé dans un village, l'arrière s'est ouvert et les juifs sont tombés sur la route. Ils vivaient encore, il a fallu les achever au revolver. Une autre fois, on les a jetés vivants dans les fours.

"Un SS hurlait : 'Jetez plus vite ! Plus vite !', raconte Simon Srebnik, l'autre camion arrive", et on travaillait jusqu'à ce que le transport entier soit brûlé."

Simon Srebnik est un des deux seuls rescapés de Chelmno. Agé de 13 ans et demi à l'époque, il avait une belle voix et les Allemands l'obligeaient à chanter, le soir, sur la rivière, des airs du folklore polonais. "Il chantait, dit un paysan, mais son cœur pleurait." "Exécuté" comme les autres en 1945, l'enfant ne mourut pas, revint à lui et rampa jusqu'à une soue à cochons. Un médecin de l'Armée rouge le sauva. Claude Lanzmann l'a rencontré en Israël et l'a convaincu de revenir à Chelmno. On le verra souvent dans le film. Il sourit tout le temps, mais n'a pas l'air d'être tout à fait sur terre.

C'est à Chelmno-sur-Ner, au nord-ouest de Lodz, qu'a eu lieu la première extermination par camion à gaz. Le processus, au début, a été le même partout. A Grabow, aux environs, tous les juifs (80 % de la population) ont été exter-

minés. La synagogue n'est plus qu'un dépôt de meubles, mais les maisons sont toujours là. Les plus belles étaient des maisons juives. Des Polonais les habitent maintenant. Ils savaient que les juifs allaient à Chelmno pour y être tués. "C'était très triste à regarder", mais ils ne trouvaient pas toujours les juifs sympathiques. "Tout le capital était entre leurs mains. Ils exploitaient les Polonais."

Treblinka. La gare n'a pas changé, sauf que l'herbe a poussé sur la rampe qui amenait les wagons au camp. Le conducteur des locomotives est revenu pour la circonstance. Il est remonté sur sa machine et il parle. Les chemins aussi. Personne, jusque-là n'avait pensé à les interroger. Or ils voyaient tout, ils savaient tout. Certains faisaient même l'horrible geste *Kopfab* pour prévenir les juifs qu'on allait les tuer, mais les juifs ne comprenaient pas. Un paysan cultivait son champ à cent mètres des barbelés du camp. "Il y avait des cris affreux, dit-il... Au début, on ne pouvait pas supporter cela, et puis après on s'habitue..."



Simon Srebnik devant l'église où les juifs attendaient l'arrivée des camions.

Pour la précision, on peut compter sur le SS Unterscharführer Franz Suchomel. Envoyé à Treblinka le 18 août 1942, il ne savait pas ce qui l'attendait. On n'avait parlé que de "transfert". Il a été "épouvanté et choqué". Trois trains arrivés en deux jours (on vidait le ghetto de Varsovie) avec trois, quatre, cinq mille personnes ! Il n'y avait pas assez de chambres à gaz, "les juifs devaient attendre leur tour un jour, deux jours, trois jours". Les cadavres s'amoncelaient. En pleine chaleur d'août "l'odeur était infernale". Les gardes ?



Mais Auschwitz était une usine !

Franz Suchomel photographié à son insu.

Des Ukrainiens et des Lettons, d'une cruauté barbare, et pour les corvées, des "juifs du travail". On en choisissait 100 chaque matin et on les tuait le soir.

A l'aide d'une baguette, Franz Suchomel retrace consciencieusement sur une maquette du camp, la série et le minutage des opérations, depuis l'arrivée des victimes jusqu'au nettoyage de la "place de tri" et l'enlèvement

SHOAH

(fin)

Retrouver aujourd'hui des gens ayant vécu cet incroyable passé, faire revenir sur les lieux des survivants réfugiés en Israël, aux États-Unis ou ailleurs, c'est déjà du bon travail d'enquêteur, mais dénicher d'anciens responsables nazis, réussir à les approcher, à les convaincre, à force de patience, de témoigner, les pousser alors dans leurs retranchements avec une précision, un calme, une maîtrise de soi dont peu de gens moins motivés seraient capables, c'est un véritable tour de force. Sans compter les dix années de recherches et les 350 heures de tournage.

Ces gens sont là, devant nous, ils parlent. Bien sûr, nous avons déjà lu leurs dépositions, mais les voir, les uns au bord des larmes, les autres sans véritables regrets, jurant de leur ignorance ou de leur impuissance à changer le destin, c'est autre chose.

Claude Lanzmann a eu la bonne idée de publier le texte intégral de son film, questions et réponses. Cela permet au commentateur d'être sûr de ses citations, cela ne doit pas permettre à d'anciennes victimes du nazisme de ne pas se déranger pour le voir si l'on en a la possibilité. Au lieu d'aller admirer un monument, se contenterait-on d'une maquette et d'un texte explicatif ? On me dira que *Shoah* n'est pas un monument. Eh bien ! si, justement. C'est un monument.

Jacqueline Rameil

du dernier ballot de vêtements. La montée des malheureux, à coups de fouet, par un boyau de barbelés garnis de feuillage impenétrable, les hommes d'abord, entièrement nus, jusqu'à la colline où se trouvait la chambre à gaz. Les femmes attendaient, nues elles aussi, *zu fünf*. En hiver, il faisait entre -10° et -20° "Au début, on crevait de froid nous aussi, dit l'Unterscharführer, nous n'avions pas d'uniformes adéquats." Pour un peu, on le plaindrait.

Le coiffeur Abraham Bomba, qui coupait les cheveux de ces femmes nues en deux minutes dans la chambre à gaz même, avait vu arriver là des amies de Czesłochowa, sa ville natale. "Que va-t-on nous faire ?" lui demandent-elles, angoissées. Il ne peut rien leur répondre car les nazis sont derrière eux. Jusque-là, il a parlé d'un ton volontairement indifférent, mais quand il évoque leur entrée dans la chambre à gaz, il craque. Le voilà en larmes. Il ne manque pourtant pas de courage. Au bout de trois mois il s'est évadé en plongeant dans la fosse en flammes. Il est allé au ghetto, a été repris, renvoyé à Treblinka et a sauté du train.

Plus d'un, comme lui, seront submergés par l'émotion. Un homme raconte qu'en exhumant les corps de Vilna pour les brûler il a reconnu toute sa famille : sa mère, ses trois sœurs et leurs enfants conservés par le froid. Il y a quarante ans de ça, mais comment oublier ? Comment revivre ? Il y avait là 90 000 corps dont il ne devait pas rester trace. Il fallait les sortir avec les mains. Lorsqu'on essayait de saisir un corps dans les fosses les plus anciennes, il s'effritait complètement. Combien d'affreux récits du même genre, que nous n'avons pas la place de reproduire !

Devant l'encombrement, il fallut aviser. Pour Treblinka, Sobibor et Belzec, l'*Aktion Reinhard* y pourvut. Son chef se rendit à Treblinka pour se rendre compte de la situation. Devant les montagnes de cadavres en putréfaction, il tança le chef du camp, le Dr Eberl : "Comment oses-tu en accepter autant chaque jour quand tu ne peux en "finir" que 3 000 ?" Eberl fut remplacé et l'on construisit de nouvelles chambres à gaz. Mais c'étaient encore des chaînes de mort primitives. Avec le Zyklon B, Auschwitz allait devenir une véritable usine.

Fritz Müller, survivant des cinq liquidations du "commando spécial" d'Auschwitz, a vu les fours pour la première fois en mai 1942. Il devait déshabiller les cadavres, les enfourner et les remuer avec un pique-feu pour qu'ils brûlent mieux. Les transferts se multipliant, quatre nouveaux crématoires furent construits en 1943 — par les juifs eux-mêmes. Ils permettaient "d'en finir avec 3 000 personnes en deux heures". S'il ne s'agissait pas d'êtres humains, on oserait parler d'un passage de l'artisanat à l'industrie.

Comment l'Allemagne en est-elle arrivée là ? L'excellent historien Raul Hilberg (résidant aujourd'hui aux États-Unis) retrace avec précision les différentes étapes de la solution finale. D'abord le passé. Première étape : exclusions, interdictions, contraintes (étoile jaune, etc.) ghetto obligatoire. Un grand nombre de ces mesures ayant été "façonnées au cours des temps pendant plus de mille ans par les autorités de l'Eglise. Deuxième étape : l'expulsion. Troisième étape ; l'extermination.

"Aux V^e et VI^e siècles, rappelle Raul Hilberg, les missionnaires chrétiens avaient dit

aux juifs : "Vous ne pouvez pas vivre parmi nous comme juifs." Les chefs séculiers qui les suivirent dès le Moyen Âge décidèrent alors : "Vous ne pouvez pas vivre parmi nous." Enfin, les nazis décrétèrent : "Vous ne pouvez plus vivre."

Et là, ils furent vraiment des pionniers.

"A chaque phase de l'opération, il fallut inventer... non seulement comment tuer les juifs, mais que faire de leurs biens et comment empêcher tout le monde de le savoir."

D'où le secret. Interdiction de jamais parler de morts ou de victimes. Il s'agissait de pièces, de *Figuren* (marionnettes) ou de *Schmattes* (chiffons). La palme revient au rapport du *Geheime Reichssache* (Affaires secrètes du Reich) qui traite des modifications à apporter aux camions de mort, le "chargement" ayant la fâcheuse habitude de "se bousculer vers les portes arrières", et aussi à ce "pauvre" Walter Stier, chef du bureau 33 de la Reichsbahn, qui, outre les trains militaires envoyés vers l'Est, devrait trouver des "trains spéciaux" (vacanciers ? transférés ? criminels ?). Leur destination, il ne pouvait pas ne pas la connaître, bien qu'il doive faire un effort de mémoire pour retrouver le nom d'Auschwitz. Et le retour des trains vides ne paraît pas l'avoir ému. Raul Hilberg précise que le transport des "transférés" était calculé au kilomètre, comme celui des groupes ordinaires : demi-tarif pour les moins de 10 ans, gratuité pour les moins de 4 ans et, bien entendu, aller simple pour tous. Tout cela payé avec les biens des juifs. Hallucinant !

Le secret était tel que l'agent du gouvernement polonais en exil, Jan Karski, rencontrant secrètement les leaders juifs de Varsovie au milieu de l'année 1942, ne parvient pas à croire qu'Hitler est en train d'exterminer le peuple juif tout entier. On le persuade, on le supplie de transmettre des



Ian Karski, agent du gouvernement polonais.

messages aux Alliés, qui ne pourront rester indifférents. Qu'ils lancent des tracts, qu'ils menacent l'Allemagne de représailles sous forme de bombardements spéciaux ! Finalement, on propose à Jan de lui montrer le ghetto. Il accepte. On l'y mène par un passage souterrain. Que voit-il ? Des cadavres nus dans les rues. Pour les enterrer, lui explique-t-on, il faut payer une taxe, et l'on récupère le moindre haillon. Chacun troque, mendie. Les femmes n'ont plus de lait pour leurs bébés. La terreur paralyse les habitants quand des officiers SS traversent le ghetto, où il leur arrive de faire un carton pour s'amuser. "Ce n'était pas un monde, dit-il ce n'était pas l'humanité." Et sa voix s'étrangle.

Ce ghetto, comment était-il géré ? Le Dr Frank Grassler, adjoint au commissaire nazi, n'a pas très bonne mémoire. Il faut lui montrer que son nom figure dans le journal

qu'Adam Czerniakov, le président du *Judenrat* de Varsovie, a tenu chaque jour, depuis le début de la guerre jusqu'à ce jour de juillet 1942 où, désespéré de son impuissance, il s'est suicidé. La politique allemande concernant le ghetto, Frank Grassler n'en savait rien. Lui ne s'occupait que de le nourrir (à 1 200 calories par tête et par jour) et de lutter contre les épidémies, qui auraient pu s'étendre à la ville aryenne de Varsovie. Combien mouraient chaque mois en 1941 ? Il a oublié. Cinq mille, lui dit-on. "Ah oui ! C'est beaucoup, bien sûr". Tout ça avec un sourire un peu gêné. Il n'avait que 30 ans n'est-ce pas.

Abandonnés du monde entier, les juifs tentèrent de résister. On sait ce qu'il en advint. Filip Muller et Rudolf Vrba, rescapés d'Auschwitz, relatent l'arrivée de 4 000 juifs de Theresienstadt, suivis de 4 000 autres et fort bien traités pendant une "quarantaine" de six mois : pain blanc, lait, école et théâtre pour les enfants. Filip Muller veut les convaincre de se révolter car ils les savent perdus, mais leur leader, angoissé par le sort des enfants, ne peut s'y décider. Il se suicide, et deux jours après tous sont gazés avec une violence inouïe.

C'est alors que Rudolf Vrba s'évada dans l'espoir que la Résistance extérieure se mobiliserait pour secourir Auschwitz. Mais les membres de la Résistance polonaise comptaient peu de juifs. Pour eux le temps ne pressait pas.



Rudolph Vrba, évadé d'Auschwitz.

Six jours avant l'insurrection du ghetto de Varsovie, Itzbak Zuckerman, dit Antek, commandant en second de l'Organisation juive de combat (constituée le 28 juillet 1942), était allé leur demander des armes. Elles lui furent refusées. Quand il est revenu, il était trop tard. Le ghetto avait résisté et avait même obtenu des succès au début, mais c'était sans espoir. La bataille est décrite par Simha Rottem : le ghetto en feu, sous les tirs d'artillerie et les attaques aériennes, les monceaux de cadavres, le repli des survivants dans les bunkers, sans air, sans lumière, sans vivres. "La langue humaine est incapable de décrire l'horreur que nous avons connue."

Simba Rottem tente de retrouver Antek à Varsovie en passant par un tunnel. Le soleil brille, tout est normal, autobus, cafés, cinémas. "Immédiatement, des gens nous ont sauté dessus, parce que nous avions certainement l'air très épuisés..." Est-ce pour leur venir en aide ? Non. Pour les attraper ! On reste consterné devant cette suprême cruauté.

Il reviendra au ghetto. Il ne reste que des ruines. Une odeur de chair brûlée. Il circule dans une nuit totale sans rencontrer âme qui vive. Alors, dit-il, il a ressenti "une espèce de tranquillité, de sérénité". Cette sérénité qu'on éprouve quand le malheur a atteint sa perfection.

J. R.

IN MEMORIAM

Marguerite Lecoanet



Notre chère camarade Marguerite Lecoanet, qui était depuis trente ans déléguée de l'A.D.I.R. en Savoie, nous a quittées après cinq longues années d'invalidité. Nous avons malheureusement appris sa mort trop tard pour pouvoir assister à son inhumation. "Elle a voulu être ensevelie sans bruit, dans l'intimité de sa famille", nous a écrit Jean Mercier, alias "Regairaz" de qui nous tenons le récit de sa vie de résistante.

Fille du colonel Lecoanet, Bretonne et Lorraine par sa famille, Savoyarde de cœur et d'adoption, Marguerite Lecoanet était née le 6 janvier 1900 à Chambéry. Elle milita dans quatre groupements nationaux importants : l'U.N.A.D.I.F., dont elle était présidente d'honneur, l'A.D.I.R., les C.V.R., issus de Libé-Sud, M.U.R. A.S., où elle avait combattu si vaillamment et dont elle était vice-présidente, enfin la Société d'entraide de la Légion d'honneur, où elle assura pendant longtemps le service social.

Elle s'intéressait particulièrement au Concours scolaire de la Résistance et de la Déportation, qu'elle primait chaque année, attentive à la vérité historique à l'égard de la jeunesse. La Résistance et la Déportation avaient marqué sa vie à jamais.

Dès janvier 1942, elle est agent de liaison au mouvement : "Libération" et diffuse les journaux clandestins *Témoignage Chrétien*, *Combat*, *Libé-Sud*, etc. Elle recrute autour d'elle des bonnes volontés. A partir du 1^{er} novembre 1942, elle devient l'une des secrétaires de la sous-région auprès de Morisot, alias "Bertrand", chef régional. Elle assure notamment des liaisons avec M. Gaudin, chef du secteur III "Tarentaise" à Albertville. Elle est alors employée officiellement à la maison des Œuvres catholiques de Chambéry, tout en assumant des fonctions de service social pour les maquis (confection et expéditions de produits pharmaceutiques, pansements, etc.)

Après l'arrestation de Morisot, le 21 juin 1943, elle devient secrétaire de Jean Mercier, devenu entre-temps chef départemental M.U.R./A.S. — et assure une tâche particulièrement délicate, le transfert de courrier en provenance de prisonniers détenus par la Gestapo.

Trahie, elle est arrêtée ainsi que deux personnes infiltrées dans la police allemande et participant à la filière dont elle était l'extrémité. Face à la Gestapo, Marguerite fait preuve d'un courage sans limite, en Savoyarde que rien n'abat. A Ravensbrück, son moral demeure inébranlable et elle soutient plusieurs camarades, dont l'une d'elles a dit qu'elle avait été sa seconde mère.

Libérée par la Croix-Rouge internationale le 1^{er} avril 1945, elle reprendra des activités

sociales à la Caisse d'allocations familiales de Savoie et publiques, ayant été élue au conseil municipal de Chambéry. Elle représentera l'A.D.I.R. en Savoie avec toutes ses capacités, son sérieux et son dévouement habituels.

Homologuée sous-lieutenant F.F.I., elle était titulaire de la rosette d'Officier de la Légion d'honneur, de la rosette d'Officier de la Résistance et de la Croix de guerre 1939-45.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Claire, petite-fille de notre camarade Colette Desbrosses, Abbeville, 4 août 1985.

Loïc, arrière-petit-fils de notre camarade Hélène Maspero. Août 1985.

MARIAGES

Laurine, petite-fille de Mme Alixant, de Grasse, a épousé Pierre Rouve le 1^{er} juillet 1985

Sophie Diebolt, petite-fille de notre camarade Yvonne Le Four, a épousé Philippe Desmoulin le 6 juillet 1985.

Hélène, petite-fille de notre camarade Marie-Suzanne Fillet, a épousé Paul Van Song le 6 juillet 1985.

Notre camarade Marie-Anne Moeglin, de Strasbourg, a épousé M. Jean Pfeiffer le 29 juin 1985.

Frédérique, petite-fille de notre camarade Cécile Venon, a épousé Thierry Clamon le 21 septembre 1985 à Montigny-le-Guesdier.

DÉCÈS

Notre camarade Germaine Bès est décédée. Clamart, août 1985.

Notre camarade Jeanne Gaubert, de Toulouse, est décédée le 30 mai 1985.

Notre camarade Yvonne Haurie, de Biarritz, a perdu son mari. Juin 1985

Notre camarade Marguerite Joslin est décédée. Paris, août 1985.

Notre camarade Victoria Kobozieff a perdu accidentellement sa fille Natàcha le 8 août 1985.

Notre camarade Marguerite Lecoanet, déléguée de l'A.D.I.R. en Savoie, est décédée. Chambéry, 10 août 1985.

Notre camarade Mme Ménard, de Cholet, a perdu son mari. Juillet 1985.

Notre camarade Andrée Piron, de Canet-Plage, a perdu sa mère. Juin 1985.

Notre camarade Germaine Soldevilla, a perdu sa belle-fille Gyslaine. Toulouse, 20 juin 1985.

Notre camarade Odette Veyreiras est décédée le 20 août 1985.

Notre camarade Marcelle Roger, de Paris, est décédée le 10 septembre 1985.

Notre camarade Zoé Bending, de Paris est décédée. Septembre 1985.

Retrouvailles

Le déjeuner annuel des 57 000 et de leurs amis aura lieu le mardi 19 novembre, à 12 h 30 sur la Tour Eiffel.

La libération du camp de Koenigsberg-sur-Oder

Je me suis servi pour ce récit du témoignage que j'ai donné à Geneviève de Gaulle et à Germaine Tillion pour le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale en 1957. J'ai également repris le calendrier que j'avais noté tout de suite après les événements. Je tiens donc à préciser qu'il s'agit ici de souvenirs personnels de la libération du camp de Koenigsberg-sur-Oder, Kommando de Ravensbrück. Tout témoignage est subjectif. D'autre part, au bout de quarante ans, certains faits restent forcément dans l'ombre.

Nous sommes le 5 février dans ce camp dont le nom réel était Koenigsberg-in-der-Neumark et familièrement nommé Klein-Koenigsberg*.

La neige est dure au sol, et les sombres baraques des blocks, certaines calcinées, se détachent sur la blancheur environnante. Dans le silence qui règne débouchent tout à coup deux soldats russes juchés sur des bicyclettes qu'ils manœuvrent de façon incertaine (le vélo est un sport que l'armée soviétique vient de découvrir). Les voilà enfin, immenses, magnifiquement équipés de fourrure de la tête aux pieds : bonnet, gants, jusqu'aux bottes...

Quelques prisonnières qui les aperçoivent se précipitent et leur sautent au cou ; d'autres arrivent, les entourent, les accueillent avec transport. Tant pis si on ne se comprend ni d'un côté ni de l'autre !

On entend le vrombissement des tanks qui passent sur la route proche. Ce sont les premières troupes de choc de l'Armée rouge.

La libération s'est faite par étapes mouvementées que j'ai suivies tout d'abord de mon grabat du *Revier* où me retient depuis le début de décembre un phlegmon au genou, douloureux et nauséabond, bien entendu dans des conditions sanitaires inimaginables.

Depuis plusieurs semaines nous entendions le son du canon se rapprocher ; nous cherchions à évaluer à peu près la vitesse de l'avance russe d'après les renseignements que des camarades des autres blocks tiraient des journaux allemands, lus à la sauvette, et aussi selon ceux que les Polonaises pouvaient nous fournir grâce à leurs connaissances géographiques du pays.

Devant cette menace grandissante, l'état-major du camp et ses acolytes n'avaient pas tardé à quitter la place : la terrible et tant haïe Oberaufseherin Frehe le 31 janvier, son comparse l'Oberschaftführer Fischer le 1^{er} février. Quelle joie de les voir par la fenêtre du *Revier* partir dans la neige, un petit sac à la main. Nous étions débarrassées de nos gardiens.

Toutes les femmes plus ou moins en état de se tenir debout se hâtèrent d'aller faire de la récupération, surtout alimentaire, dans les casernes voisines, abandonnées par la Luftwaffe. Mais cette liberté retrouvée ne fut pas de longue durée. Dans la nuit qui suivit (2 février) une patrouille avait fait irruption dans les blocks et évacué brutalement une centaine de prisonnières en majorité allemandes et Volksdeutsch**. C'est à ce

moment que deux Français, venus d'un Stalag voisin, furent abattus dans une chambrée où des femmes les avaient invités à fêter, en mangeant des crêpes, à la fois la Chandelier et leur délivrance*.

Au *Revier*, cette même nuit, nous fûmes réveillées en sursaut par un cri rauque : *Abfahren !* Nous entendions Berthe, l'infirmière, discuter avec l'officier allemand venu nous chercher et lui affirmer que nous étions des moribondes, incapables de marcher. Il voulut s'en assurer par lui-même et alla de châlil en châlil, nous promenant sous le nez une lampe électrique, inspection infiniment désagréable. Je fis la morte, ce qui dans l'état où je me trouvais, ne m'était pas difficile... Le sang-froid de Berthe nous sauva. Notre aspect était tel, certes, que l'Allemand jugea bon d'abandonner ces spectres aux bons soins des Russes, qui les supprimeraient sans doute.

Au lever du jour éclata une énorme rumeur dans laquelle se mêlaient des ordres gutturaux, des cris et le bruit d'une fusillade. En fait, c'étaient des coups de feu tirés en l'air par les Allemands pour obliger les prisonnières qu'ils voulaient emmener à se rassembler. Ma première pensée fut : "On exécute nos camarades et ça va être notre tour." A notre terreur se mêlait une angoisse extrême quant au sort de celles qu'on évacuait. En fait, bien peu survécurent. Nanouk fut abattue par un SS presque à la sortie du camp. Ce misérable troupeau dut parcourir 25 kilomètres à pied dans la neige jusqu'à la gare de chemin de fer d'Angermunden, (d'autre disent celle de Schwedt) où elles furent embarquées pour Ravensbrück. A l'arrivée, on les mit sous l'horrible tente de funeste mémoire. Certaines y moururent de dysenterie et de diverses infections, tandis que d'autres furent envoyées dans d'autres camps, kommandos d'extermination par la plupart. Un certain nombre furent gazées à Ravensbrück même où une chambre à gaz venait d'être installée.

Les prisonnières qui avaient échappé à la colonne coururent se cacher à l'infirmerie. Il m'échut une Polonaise qui portait de hautes bottines montantes avec lesquelles elle se fourra sous mes couvertures. J'essayai à force de gestes (car nous n'avions aucun langage commun) de la persuader de les enlever car, à coup sûr, de telles chaussures auraient paru assez insolites chez une prétendue mourante.

Les soldats, en s'en allant, renversèrent les poêles à coups de bottes pour mettre le feu aux baraques. Nous dûmes nous habiller à la hâte avec des vêtements que Berthe et Tonia nous donnèrent.** (Depuis mon entrée au *Revier*, je ne portais comme toutes ses pensionnaires qu'une chemise en faux pilou gris sur laquelle je drapais majestueusement une couverture lorsque je devais sortir du lit). Avec le peu de forces qui leur restait, les plus valides parvinrent à tirer les malades graves dehors, sur leur paille, et à les faire sortir en les traînant, les portant presque, malgré leurs

gémissements et leurs protestations. Par miracle, l'incendie ne se propagea pas, le vent étant tombé. Mais des trainards de l'armée allemande revinrent en auto et, avant de repartir déchargèrent leurs armes sur deux Polonaises qui refusaient de les suivre. Les corps de ces deux malheureuses restèrent sur place, couchés dans leur sang sur la terre gelée, pendant de longs jours.

Nous regagnâmes tant bien que mal nos dortoirs le soir. Les rescapées de l'évacuation s'installèrent dans une annexe de l'infirmerie et dans ceux des blocks qui avaient échappé aux flammes. Le lendemain 4 février, il n'y eut aucun incident notable dans la journée. Par mesure de sécurité on n'osait pas faire cuire quoi que ce soit, de crainte que la fumée ne révèle notre présence. Nous mangions froid tout ce qu'on avait pu trouver de comestible dans les casernes.

Dans la nuit du 4 au 5, nous nous trouvâmes en pleine bataille. Le camp de Koenigsberg était en effet un îlot pris dans l'immense poussée de l'avance soviétique sur Berlin*. Le camp étant situé dans un creux, on avait l'impression que les deux armées se canonnaient par-dessus nos têtes. On voyait la lueur des obus que l'on entendait siffler, surtout les roquettes de la *katioucha* (orgues de Staline) qui passaient avec le bruit d'un train rapide lancé à sa vitesse maximum et qu'identifièrent les Polonaises. Pourtant nous n'avions pas peur, nous éprouvions au contraire une immense joie, car nous avions le sentiment que c'était là une étape vers la liberté. Au défi de toute prudence nous ne pouvions nous détacher de la fenêtre. Celles de nos compagnes, qui avaient subi le bombardement de Varsovie, reprochaient aux Français leur insensibilité, à quoi celles-ci répondaient que beaucoup d'entre elles avaient aussi, en France, connu des bombardements.

Au petit matin, les canons se turent peu à peu. On n'entendit plus que des combats isolés, à la mitrailleuse ; on imaginait des corps-à-corps. Puis, au lever du jour, nous vîmes, de notre observatoire, passer des bêtes affolées : bétail, chevaux, qui s'enfuyaient je ne sais où...

Quelques heures plus tard survinrent dans le camp, à bicyclette, l'avant-garde de nos premiers libérateurs, ces deux *kharocho** (comme nous les avions surnommés) dont j'ai parlé au début de cet article. D'autres soldats les rejoignirent, puis des officiers. Ils visitèrent le *Revier*, donnèrent à chaque malade une petite pomme et, aux plus atteintes, un peu de chocolat. Ils nous assurèrent qu'ils seraient très rapidement à Berlin. On ferait tout pour nous redonner des forces en attendant que nous soyons rapatriées vers l'Ouest. Ce furent malheureusement des prévisions optimistes. En fait, les Allemands opposèrent une forte résistance à l'avance russe le long de l'Oder.

* Voir le remarquable article de Suzanne Guyotat : *La Libération du camp de concentration de Koenigsberg-en-Neumark, dit Petit Königsberg, par un témoin*. Dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Nanterre, Association des Amis de la BDIC et du Musée, avril-juin 1985, p. 7 à 13.

** En français "très bien", mais plutôt synonyme de l'anglais "all right".

* Aujourd'hui Chojna, en territoire polonais

** Habitants des régions de Pologne occupées par les Allemands.

* D'après certains témoignages, il y en aurait eu un troisième qui avait réussi à s'échapper.

** Il restait au camp le personnel du *Revier* : la doctoresse polonaise, les infirmières Berthe (Polonaise) et Tonia (Russe) et une dentiste polonaise.

Berlin ne fut prise que le 2 mai, et nous passâmes quatorze jours avec l'armée soviétique, à quelques kilomètres du front, avec tout ce que cela pouvait comporter de combats aériens et mouvements de troupes. Berthe fut d'ailleurs emmenée pour quelques jours au Quartier général pour y être interrogée.

Nous vivons alors une existence invraisemblable. Le colonel parle anglais, ce qui facilite les choses. Pour le reste, Polonaises et Russes servent d'interprètes. Au *Revier*, nous sommes toutes considérées comme malades (certaines le sont gravement) ce qui décourage les visiteurs indésirables. Mais dans les autres blocks les soldats vont et viennent. Je n'ai pas connaissance d'incidents "fâcheux". Néanmoins, certaines parmi les plus jeunes s'entortillent de bandages pour se protéger d'assiduités trop empressées. Je vois encore le spectacle qu'offrait une chambrée voisine : un soldat soviétique jouant de l'accordéon dans un coin pendant que d'autres dansent ou essaient de se faire comprendre par gestes des femmes qui sont là. En guise de décoration, des restes de victuailles disposés sur des tables le long des murs. Ailleurs, un autre *tovaritch* raconte sa vie en pleurant et en montrant sa mitraillette. Qui a-t-il tué ? Qui a été tué ? Craint-il d'être tué lui-même ? Ils ont tous, à les voir, une allure pacifique, mais ils ont paraît-il, le coup de feu facile.

Quelques filles russes s'en vont la nuit rejoindre leurs compatriotes et festoyer avec eux. L'une d'elle est ma voisine de lit. Elle rentre fort tard. Elle est allée si je saisis bien, boire du champagne ! Naïvement, je lui fait de la morale (en quelle langue, je me le demande !) Sur le plan matériel, ces anges gardiens se montrent extrêmement secourables. A peine arrivés, ils nous font chauffer de l'eau dans les énormes autocuiseurs du camp, ils nous distribuent toutes espèces de récipients, cuvettes ou autres, savons, serviettes, et nous invitent à nous laver, ce que nous faisons avec joie. Nous sommes examinées par des médecins qui ont apporté de vrais pansements, des médicaments, dont des sulfamides. Nos vêtements sont brûlés et remplacés par d'autres, passés à l'étau. Entre-temps une doctoresse militaire nous fait enduire d'un insecticide et vient le soir en vérifier l'efficacité. Je ne sais pourquoi, elle m'a choisie comme cobaye pour vérifier l'effet produit. Cependant elle n'a pas consigné le camp, de sorte que les femmes ayant été se promener à l'extérieur ont rapporté leur vermine.

Mais elles ont aussi rapporté un miroir. Je n'en avais pas eu depuis mon arrestation, aussi quel choc de m'y voir telle que je suis devenue ! Une dame polonaise d'environ mon âge a la même réaction. En s'y regardant elle se met à pleurer et s'écrie : *Ich bin wie meine Gross-Mutter*. Et moi de lui répondre : *Ich bin wie meine Gross-Gross-Mutter !* * Je mêle mes larmes aux siennes. Nous nous étions souvent disputées, mais nous tombons dans les bras l'une de l'autre, réconciliées.

Une fois propres et (en principe) épouillées, nous avons droit à de ravissants pyjamas à petites rayures bleu et blanc, héritage des aviateurs allemands. L'effet général doit être des plus coquets.

Quant au ravitaillement il est surabondant. Lorsque j'ai appris plus tard le régime auquel avaient été astreintes les déportées rapatriées

par la Suède et la Suisse, je me demande comment nous autres ne sommes pas mortes de celui qui fut le nôtre pendant ces deux semaines et par la suite.

Les Russes nous tuent des vaches à la mitraillette. Ils nous apportent des seaux de lait et du pain. Nous mangeons de la viande plusieurs fois par jour. A cela viennent s'ajouter les inépuisables réserves des casernes allemandes. Je me rappelle m'être réveillée au petit jour pour dévorer des tartines de margarine et d'oignons crus en m'écriant : "Mon Dieu que c'est bon de manger quand on a faim !" Nos camarades, cuisinières volontaires, s'en donnent à cœur joie pour nous confectionner des plats de leur façon sans que nous soyons jamais rassasiées. Bien plus, nous faisons des expéditions dans les fermes du voisinage, abandonnées par leurs propriétaires et occupées par l'armée russe, afin de rapporter des suppléments à notre ordinaire pourtant copieux. Je suis, clopin-clopant, tout étonnée de me trouver debout après deux mois de lit.

Il y a, hélas ! le revers de la médaille. Plus une goutte d'eau dans le camp. Il faut aller la chercher au dehors (des civils allemands ont été réquisitionnés à cet effet, mais nous devons également prendre part à cette corvée). Les toilettes sont débordantes, innombrables. La plupart d'entre nous souffrent de dysenterie que la suralimentation aggrave encore. Plus d'électricité, rien que quelques bougies. Cette région étant située très au nord, les jours sont très courts et les nuits interminables.

Et, plus grave encore, on continue à mourir à Koenigsberg. Avant l'arrivée de l'armée soviétique, les Allemands enterraient les corps dans la forêt, le camp étant trop peu important pour posséder un crématoire. Depuis, en raison du froid intense, on s'est contenté de les entasser dans un block. Les Russes consentent à creuser une fosse commune sur la place d'Appel. Les plus jeunes et les plus valides d'entre nous y transportent les mortes, enveloppées dans leurs couvertures grises. Si mes souvenirs sont exacts, 13 corps ont été enterrés à cet endroit, dont ceux des deux prisonniers français, restés sous un drap blanc dans la chambre même où ils avaient été tués. N'ayant pas la force d'être d'aucune aide, je me tiens au bord de cette tombe ouverte, impuissante. Je sens qu'il faudrait faire quelque chose, prier... je ne retrouve pas les paroles que j'aurais voulu prononcer, sauf *Requiescant in pace*. Une croix de bois faite par un soldat est plantée sur la terre fraîchement remuée. On n'a jamais pu, depuis, localiser cet emplacement.

Si le commandement soviétique veillait à notre bien-être matériel, il voulut aussi nous faire partager les distractions de ses troupes. Survint le cinéma aux armées. J'y vis un film auquel je ne compris pas grand-chose sauf qu'il devait être très émouvant. J'en ai retenu l'image d'un couple d'amoureux se promenant sur les toits d'une grande ville (sans doute Moscou) pendant un bombardement aérien, celle de soldats vêtus de blanc combattant dans la neige et surtout de la fameuse *katioucha* dont je ne connaissais que la voix tonitruante.

Vinrent un jour des journalistes. Ils firent aligner un certain nombre de déportées devant la porte du block pour les photographier. Cette fois, certaines payèrent de leur vie, j'en suis convaincue, cette séance de plein air. Je fus de celles qu'on interviewa dans la chambrée

et eus l'honneur d'être photographiée ainsi qu'Yvette qui, convalescente, était encore au lit. Nous en avons conclu que c'était notre aspect, particulièrement repoussant, qui avait déterminé ce choix. Yvette en eut conscience, elle protesta auprès du reporter, craignant que ce portrait tombât entre les mains de sa famille, et lui, qui parlait français, la réconforta de son mieux. Par un réflexe d'un autre temps, je tentais de renouer les cordons de chiffon qui laçaient mes socques. "Toujours coquettes, ces Parisiennes !" s'exclama le journaliste.

Cette équipe qui avait pris nos noms et les adresses de nos familles les communiqua à l'ambassade de France à Moscou, et c'est sans doute grâce à cela que mes parents apprirent par télégramme ma libération, mais le 4 avril seulement.

Cette existence "dorée" en comparaison de ce que nous avions connu n'était cependant pas de tout repos. Le son de l'artillerie parvenait jusqu'à nous ; des combats aériens se livraient à faible altitude au-dessus de nos têtes. Les Russes avaient pris possession du terrain d'aviation où nous avions tant peiné et souffert. C'était au moins une consolation de penser qu'il n'avait pas été utilisé par les Allemands. L'armée rouge avait mis le feu à la ville de Koenigsberg. Je vis de loin s'effondrer le clocher d'une église au milieu des flammes. J'en eus un coup au cœur ; c'était la seule chose qui, à l'horizon, lorsque je travaillais au plateau, me rattachât à un univers normal et peut-être paisible.

Nous étions presque installées dans cet étrange statu quo lorsque, un matin de bonne heure, la doctoresse apparut à la porte du *Revier*. "Vite ! Vite ! mesdames, préparez-vous. Les plus graves malades doivent être évacuées tout de suite." Je demandai à accompagner Yvette encore très faible, alors que je n'étais moi-même guère solide sur mes jambes. On mit pour les voyageuses quelques paillasses dans un camion couvert, et nous nous y entassâmes tant bien que mal. C'était le début d'une vie nomade qui allait nous mener de ville en ville, à l'arrière du front jusqu'en Pologne.

Jamais je n'oublierai l'aspect des routes encombrées de véhicules de toute sorte : camions militaires remontant en ligne, grandes charrettes où s'entassaient des civils, hommes, femmes et enfants, suivant l'armée ou fuyant d'où et vers quel but ? On traversait des bivouacs, avec des cavaliers sur de petits chevaux, peut-être des cosaques ? On dépassait de longues files de prisonniers allemands, officiers et soldats mêlés, à pied, marchant vers l'Est. Nous croisâmes un groupe de femmes allemandes la pelle à la main, qui travaillaient au bord de la route. Dois-je dire que ce spectacle nous rejouit ? "Chacun son tour," pensions-nous sans pitié.

Nous arrivâmes ainsi à Landsberg, où nous restâmes jusqu'au 26 février. Nous gagnâmes ensuite Czerniakow, puis Gniezno, en camions militaires non bâchés par un froid glacial. D'autres groupes de déportées suivirent un itinéraire différent.

Le voyage se termina pour moi le 14 mars à l'hôpital de Wrzesnia, en Posnanie, à 200 kilomètres de Varsovie. Je ne revins à Paris que le 26 juin. Les camarades que j'avais quittées à Wrzesnia furent rapatriées par Odessa et débarquèrent à Marseille le 5 avril.

Hélène Maspero

* Incorrect : il faudrait dire *Urgrossmutter*.

Rencontre à Strasbourg

Au début de mai, nous avons organisé une rencontre des anciennes d'Holleischen pour fêter le quarantième anniversaire de la libération de ce camp. Nous étions moins nombreuses que d'habitude car à cette époque se déroulaient partout des rencontres commémoratives. Celle-ci fut néanmoins une réussite. Rendez-vous à Strasbourg vendredi soir et repas amical dans le vieux quartier si pittoresque de la Petite-France. Samedi matin, départ pour la route du vin (Obernai, Barr), déjeuner succulent à Sélestat. Notre camarade Jacques Corbiveau était venue nous y rejoindre avec son mari. L'après-midi, montée au Haut-Koenigsbourg. Samedi soir, choucroute garnie à la Maison des Tanneurs, dans la Petite-France, où la patronne nous a gentiment offert le champagne.

Le lendemain dimanche, nous avons assisté à la messe à la cathédrale où trois rangées de sièges nous avaient été réservées. Mgr Bockel, dont vous connaissez les talents d'orateur, nous a fait l'honneur de nous saluer tout particulièrement au début de la cérémonie. Une très grande joie a été pour nous la présence malgré son grand âge et sa fatigue de M. l'abbé Mermoz, qui avait été à Holleischen l'aumônier des prisonniers. Après notre libération, il y avait même baptisé l'une de nos camarades. L'abbé Mermoz a concélébré la messe à la cathédrale.

Le déjeuner au restaurant Kammerzell a été le clou de notre rencontre. L'après-midi, promenade en bateau-mouche sur les rivières et canaux de Strasbourg. Un seul regret, que certaines de nos camarades aient été obligées de quitter Strasbourg avant.

L'ambiance a été extraordinaire par la bonne humeur et la magnifique amitié qui ont été remarquées partout où nous sommes passées.

Marie-Anne Pfeiffer

Le monument de Dachau



Inauguré le 1^{er} juin au Père-Lachaise par M. Jean Laurain, ministre des Anciens Combattants, en présence de M. Jacques Chirac, maire de Paris, voici le monument à la mémoire des déportés morts dans le camp de Dachau ou dans ses kommandos.

Chronique des livres

La Liste de Schindler, par Thomas Keneally

Le directeur d'usine de guerre allemande salué comme un Juste par la municipalité de Jérusalem quinze ans après la guerre, le jour de ses cinquante-trois ans, et pensionné à vie par les prisonniers juifs qui lui furent affectés, voilà qui mérite d'être conté. C'est ce que fait un romancier australien, Thomas Keneally avec *La Liste de Schindler* *.

Petit industriel aux dents longues, Oskar Schindler s'est fait octroyer en 1939, à Cracovie, une usine qui, devenue la *Deutsche Email Fabrik*, forge les casseroles qui alimenteront le marché noir et — en théorie seulement — les obus qui le rendront intouchable car indispensable à l'effort de guerre.

Comment ce capitaine d'industrie, avide de risque, de femmes, de bonnes plaisanteries et de réussite sociale, va se prendre d'amitié pour son personnel juif et, avec l'aide de celui-ci, saboter sa production de guerre et flouer les sbires de la Gestapo, plus spécialement le commandant du camp de Plaszow, voilà le sujet du livre.

Le ton cru restitue cet arrière-fond de magouilles, de combines, de parties fines où se côtoient officiers SS, industriels allemands, juifs du ghetto, voire homme de Canaris et agents secrets sionistes que Schindler emmènera un jour photographier le camp.

On peut se demander si ce personnage hors du commun ne méritait pas mieux que de devenir un héros de roman, lui qui, jouant de son charme, de son bluff, de pots de vin et de nuits d'orgie, parviendra à domicilier dans son usine ses ouvriers, nourris de sa poche, à soustraire d'Auschwitz trois mille femmes, à accueillir et à soigner les survivants de convois évacués de Gröss Rosen et de Golezow, évitant même aux morts une crémation, sacrilège pour les juifs comme alors pour les chrétiens.

Là où Israël salue un Juste parmi les Gentils, les catholiques, coreligionnaires de Schindler,

* Ed. RTL — Robert Laffont.

Section parisienne

Le déjeuner annuel de la Section parisienne aura lieu le mardi 3 décembre à la Maison des X, 12, rue de Poitiers. Vous aurez reçu entre-temps une circulaire de Cécile Troller vous donnant les précisions nécessaires.

Recherches

Une de nos camarades aurait-elle connu sœur Marcelle Baveze, morte à Ravensbrück en 1944 ? Sœur Jacqueline Gauthey recherche des détails sur elle pour un livre concernant toutes les religieuses mortes en déportation. Lui écrire : 21, rue Marcel-Paul, 39000 Lons-le-Saunier.

* * *

Autre requête concernant Yvette Landais née le 26/11/22 à Caen. Déportée à Ravensbrück, Torgau, Aptera. Rentrée en France elle épousa M. Charles Toquet.

M. Bernard Carré, 4 rue du Petit-Chénois, 25200 à Montbéliard, voudrait retrouver sa trace pour une thèse de doctorat en histoire qu'il prépare sur le réseau Vélite-Thermopyles.

ne pourraient-ils s'interroger sur le cheminement de la grâce ? La force qui, dans un monde en folie, élève un temps au-dessus de lui-même ce pécheur impénitent ne naît-elle pas de son indépendance d'esprit certes, mais aussi de la ferveur confiante que lui vouent ses subordonnés et de la pitié de deux femmes : sa mère, son épouse ?

Après guerre, devenu un héros, mais privé de cet entourage, Oskar Schindler ira de faillite en faillite, subsistant seulement grâce à la reconnaissance des *Schindlerjuden*, le millier de personnes qu'il put faire enregistrer sur sa liste d'employés.

Soulignant à maintes reprises le côté exceptionnel de ce kommando, mêlant intelligemment témoignages et fiction en une succession de tableaux émouvants — tel, sur la colline qui domine Cracovie, le face-à-face de Schindler avec l'*Aktion* qui vide le ghetto — ce récit honnête, mais auquel on aurait souhaité plus de souffle, échappe, la fantaisie d'Oskar aidant, aux poncifs et aux extravagances qui entachent trop souvent de telles évocations.

Telle quelle, parce qu'elle ruine le mythe du nazi dur et pur, parce qu'elle suscite une réflexion sur la Providence, parce qu'elle donne foi en l'homme, l'épopée de Schindler vaut d'être connue, et cette biographie romancée a mérité en 1982, huit ans après la mort de Schindler, enterré à Jérusalem, la plus haute distinction littéraire britannique.

Marie-Suzanne Binétruy

P.S. - L'excellent récit de Dominique Gaussen, *Le Kapo*, paru en 1966, vient d'être réédité par France-Empire.

Honneur au courage quotidien

Nous avons appris avec un grand plaisir qu'en commémoration du 40^e anniversaire de la liberté retrouvée, notre présidente, Geneviève de Gaulle-Anthonioz avait reçu le Prix d'honneur du Courage quotidien en compagnie de Mlle Madeleine Barot, du grand rabbin Jacob Kaplan, du Révérend Père Riquet et de M. Georges Wellers.

Fondé par Mme Line Loève, ce prix est décerné annuellement à des personnes qui, ayant surmonté d'importantes épreuves, sont ensuite devenues utiles aux autres. Compte tenu des difficultés sociales et économiques actuelles, les prix, parrainés par l'abbé Pierre, honorent plus particulièrement les actions bénévoles ayant un caractère de solidarité, quelle qu'en soit la forme.

Nous félicitons très chaleureusement notre présidente pour cet honneur que nous savons être particulièrement mérité.

Les bureaux de l'A.D.I.R. sont ouverts du lundi au vendredi inclus de 9 h à 13 h et le lundi de 14 h 30 à 19 h.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement : la
Commission paritaire : 31739

GROUPE RADENEZ & JOLY IMPRIMERIES - 260 37 37 - PARIS 6